

LE CONSCRIT

Du même auteur

Dix-sept secondes hors du ring

Seuil, 2007

Sciences morales

Seuil, 2010

MARTÍN KOHAN

LE CONSCRIT

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Dos veces junio*
ISBN original : 978-987- 566- 095- 3
© Martín Kohan
Éditeur original : © 2002, Editorial Sudamericana S.A.®

ISBN 978-2- 02- 102838- 6

Les droits français ont été négociés par la Literarische Agentur Mertin,
Francfort-sur-le-Main, Allemagne
© Éditions du Seuil, octobre 2012,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

www.seuil.com

Gardel est mort en juin,
en juin on a bombardé la place de Mai.
Juin est un mois tragique
pour nous qui vivons dans ce pays.

LUIS GUSMÁN

Le dix six

Quatre cent quatre- vingt- dix- sept

I

Le carnet de notes était ouvert, au milieu de la table. Il n'y avait qu'une seule phrase écrite sur les deux pages que l'on pouvait voir. Elle disait : « À partir de quel âge un enfant peut- il être torturé ? »

II

On pourrait supposer, à juste titre, puisqu'il est question d'un nombre, qu'il s'agissait d'une simple devinette. Bien sûr, la science se fonde aussi sur des nombres, et souvent ; les chiffres permettent les calculs les plus rationnels. Toutefois, dans ce cas, le hasard était en jeu, et lui seul décidait du nombre.

III

J'ai vu à côté du carnet de notes le stylo- bille avec lequel on avait dû écrire cette phrase, un stylo au bout cassé, de toute évidence parce que quelqu'un passait ses nerfs en mordant le plastique ingrat. J'ai pris le stylo, en veillant à ne pas toucher à la partie cassée, peut-être encore imprégnée de salive. Ma main, alors, était ferme. Je pouvais enfiler un morceau de fil dans le chas des plus fines aiguilles. C'est ainsi que j'ai pu d'un trait changer l'apparence du *a* de sorte que l'on ne puisse remarquer la correction. On aurait dit qu'il n'y avait jamais eu là qu'un *â*, grâce au petit chapeau de l'accent circonflexe qui le couronnait. Maintenant, le *a* était devenu un *â*, comme il se doit.

Rien ne m'exaspère plus que les fautes d'orthographe.

IV

La radio a annoncé : « Numéro de matricule »...
Six cent quarante.

Le six cent quarante, c'était moi.

On a encore dit, à la radio : « Tirage au sort »,
puis : « Quatre cent quatre- vingt- dixsept. »

Nous nous sommes regardés. Un silence s'était fait.
On continuait, à la radio, d'égrener d'autres numéros,
mais ils ne nous concernaient plus. Nous étions là

depuis sept heures moins dix du matin, alors qu'il faisait encore nuit.

Mon père a dit : « Armée de terre. »

Et ma mère : « Moi, je confonds les numéros. Il me semble que le tien c'est celui qu'on a dit avant. Je ne sais plus exactement lequel c'était. Un tout petit nombre, je crois. »

Mon père a déclaré qu'il se sentait très fier. Et c'était vrai : il avait dans les yeux l'éclat des larmes qui ne coulent pas.

V

J'ai laissé le carnet, ouvert à la même page, là où je l'avais trouvé : au milieu de la table. J'ai posé le stylo à côté. Il n'y avait rien d'autre sur cette table, hormis le téléphone. Et il n'y avait dans la pièce aucun autre meuble que ce bureau avec le téléphone, le carnet, le stylo-bille et, de part et d'autre du bureau, deux chaises, dont celle sur laquelle j'étais assis, sans compter une corbeille à papier vide. Il n'empêche que, brusquement, je me suis senti observé. Je savais qu'il n'en était rien, en fait : la porte était fermée et l'unique fenêtre donnait, en dépit du bon sens, sur un mur crasseux. Je me suis senti observé, mais ce n'était là qu'une impression. Un crucifix était accroché au mur et il me semblait que le Christ avait les yeux posés sur moi. Au-dessous du crucifix, il y avait

une image du général San Martín enveloppé dans le drapeau national, et j'avais la sensation que lui aussi m'observait. Le Christ, sans doute représenté quand il reproche à son père de l'avoir abandonné, levait les yeux. Je ne sentais pas moins que c'était moi qu'il regardait. San Martín regardait de coin, il tournait de côté le regard, mais pas le visage, comme si quelqu'un l'avait distrait, alors qu'il ne s'y attendait pas, juste au moment où on le prenait en photo (même s'il ne s'agissait pas d'une photo). Il regardait de côté, mais j'avais l'impression qu'il me regardait, moi.

Le téléphone aussi m'a tout à coup intimidé. Je sais que son mérite consiste à transporter les sons à distance : les sons, pas les images. Mais il avait le pouvoir de rapprocher de moi quelqu'un d'absent, qui était loin, et, en quelque sorte, de le faire entrer dans la pièce, pourtant fermée. Voilà pourquoi ce simple téléphone, même pas décroché et muet, me donnait l'impression, du simple fait d'être là, que quelqu'un pouvait m'observer. Il me donnait, et peu importait que l'idée fût insensée, l'impression que quelqu'un pouvait m'avoir vu corriger la phrase du carnet, ajouté au *a* l'accent qui en faisait un *â*, comme il se doit.

VI

Le lendemain, on a acheté le journal. Ma mère n'avait pas cessé de dire que la succession des numé-

ros, à la radio, était embrouillée et qu'elle n'était pas sûre que tel numéro suivait bien tel autre ni qu'un tel correspondait à tel autre.

Voilà pourquoi, le lendemain, nous avons acheté le journal. Ma mère a dit : « Avec le journal, on va en avoir le cœur net. »

Elle a posé une règle sous le numéro six cent quarante. Le six cent quarante, c'était moi. Elle a suivi du doigt la ligne qui menait à la colonne des tirages au sort. Du doigt, puis du bout d'une branche de ses lunettes (elle les retirait pour voir de près), et enfin avec la pointe d'un crayon bien taillé, elle a suivi la ligne qui allait d'une colonne à l'autre. Chaque fois, le numéro a été quatre cent quatre-vingt-dix-sept.

Alors, mon père a dit : « Armée de terre », et ma mère : « Mon petit soldat ! » en versant une larme d'émotion.

VII

Peut-être avais-je mal fait et était-ce pour ça que je me sentais observé. Cette impression était due au sentiment de culpabilité. Quand on agit mal, on se sent observé, aussi seul que l'on soit. Peut-être avais-je commis une faute. La phrase du carnet pouvait avoir été écrite par Torres, le sergent ; ou plus probablement par Leiva, le brigadier, ce que je croyais plus volontiers, vu qu'il était moins instruit et moins

éveillé. Quoi qu'il en soit, je n'avais aucun droit de corriger un gradé, quel qu'il fût, et pas davantage tout autre soldat, parce que je ne valais pas plus que lui, même si ce n'était pas moi qui me trompais. Je pouvais connaître l'orthographe, et celui qui avait écrit ces quelques mots l'ignorer ; n'empêche que dans une phrase aussi courte, aussi simple, sa faute était énorme. Mais cela ne me donnait pas le droit de faire cette correction, ni de m'estimer supérieur à lui, d'autant moins que, dans ma position, je n'étais pas un supérieur, mais un subalterne.

VIII

Je me souviens que mon père a dit : « Les militaires sont des gens dont les règles sont claires. » La première de ces règles spécifiait : « Un gradé a toujours raison, même quand il a tort. » Il a ajouté, je m'en souviens, que si je comprenais ça, je comprenais tout.

IX

La nuit était à peine tombée quand les douleurs ont commencé. Une femme sait toujours ce qu'éprouve son corps. Jamais elle n'avait senti rien de pareil, c'était la première fois ; mais à peine les douleurs avaient-elles commencé qu'elle a su ce qui allait lui

arriver, la nuit même, si c'était bien la nuit. Et elle ne se trompait pas dans ses prévisions.

X

Mon père disait toujours : « Au service militaire, les règles sont simples ; tu salues tout ce qui bouge, et tu ignores tout ce qui se tient tranquille. » Quand on savait ça, on savait tout, et on n'avait aucun souci à se faire.

XI

J'ai pensé effacer le trait que j'avais ajouté à la phrase écrite dans le carnet, pour que les choses redeviennent telles qu'elles avaient été. Un *a* ou un *â*, après tout, ne changeait pas le sens de la phrase. Mais l'idée était absurde ; en premier lieu, je n'avais pas de gomme pour effacer ce trait. Ensuite, il était impossible de supprimer une lettre, ou une moitié de lettre, sans laisser de trace sur la page du carnet. Le papier était de très mauvaise qualité, et il était plus que probable que toute tentative d'y gommer quelque chose le déchirerait. Cela, certes, aurait été grave, parce que la phrase devait pouvoir se lire clairement, rester sans tache, sans rature, sans trace de gommage.

XII

Mon père aimait beaucoup raconter des histoires. La plupart lui venaient, comme c'est souvent le cas, de ses quinze mois déjà lointains de service militaire, et à peine avait-il été certain que le numéro qui m'était échu au tirage au sort était le quatre cent quatre-vingt-dixsept qu'il les a toutes racontées une nouvelle fois, l'une après l'autre, comme s'il ne l'avait encore jamais fait.

L'une d'elles se passait dans la cour de la caserne pendant un exercice d'entraînement. Une trentaine de soldats en tenue de camouflage sont au garde-à-vous. Un lieutenant-colonel dont mon père avait vainement essayé de se rappeler le nom les passe en revue. À un certain moment, il demande d'une voix de stentor : « Soldats ! Qui, parmi vous, sait taper correctement à la machine ? », et il ajoute : « Que celui qui sait bien taper à la machine fasse un pas en avant ! » Pendant un instant, nul ne bronche. Enfin, presque au bout du rang, un rouquin couvert de taches de son qui ne doit pas mesurer plus d'un mètre cinquante fait un pas en avant et lance : « Moi, mon colonel ! » Le lieutenant-colonel s'approche et, d'une voix toujours aussi retentissante, lui demande : « Alors, soldat, vous savez bien taper à la machine ? », et le soldat s'écrie : « Oui, mon colonel ! » Le gradé fait alors : « Bon,

prenez ce seau et le balai que vous voyez là- bas. Je vous donne une heure pour bien nettoyer les latrines. »

Mon père tirait une morale de cette histoire : au service militaire, il vaut mieux ne jamais rien savoir, leçon élémentaire qu'il me conseilla en ces termes de ne pas oublier : « Il ne faut surtout pas faire comme les juifs, qui veulent toujours montrer qu'ils savent tout. »

XIII

Sans savoir si on pouvait l'entendre, elle a annoncé : « Il arrive. » Elle l'a dit tout haut, au cas où elle n'aurait pas été tout à fait seule ; mais elle l'a aussi dit pour elle-même, depuis cette région lointaine de la conscience où l'on ne distingue pas nettement voix haute et voix basse, pas plus qu'on ne distingue nettement si l'on s'adresse à quelqu'un d'autre ou si l'on parle pour soi.

Toutefois, la nuit était tellement silencieuse, à ce moment-là, que dans un endroit indéfinissable, derrière les portes et dans les couloirs, quelqu'un l'a entendue. Une voix s'est élevée, qui lui a répondu : « Préviens quand tu auras des contractions toutes les cinq minutes. »

Celui qui lui avait dit ça devait savoir qu'elle n'avait pas de montre, et que, même si elle avait eu une montre, elle n'aurait pu la consulter. Mais cinq minutes, c'étaient trois cents secondes, et elle avait appris à mesurer le passage des secondes ni trop vite

ni trop lentement. Il était plus facile de mesurer le passage des secondes que celui des heures, et celui des heures que celui des jours.

Elle s'est mise à compter les minutes, par soixantaines de secondes, mais les vagues de douleur lui faisaient perdre le compte. Malgré tout, elle a senti venir le moment, et elle a alors lancé de nouveau l'avertissement : « Il arrive. »

XIV

Je me suis dit qu'il aurait mieux valu laisser les choses comme elles étaient. Quel que fût celui qui avait noté cette question dans le carnet, il ne s'apercevrait même pas qu'il avait été corrigé. Il ne devait avoir ni assez de mémoire ni un grand sens de l'observation pour s'en rendre compte, puisque ces deux lacunes étaient précisément ce qui lui avait fait faire cette faute. Si, malgré tout, il remarquait ce qui s'était produit, sans doute n'en dirait-il rien à personne. Même un homme comme le brigadier Leiva n'aimait pas passer pour un ignare, bien qu'il en fût un.

XV

Mon père m'a parlé d'un certain général qui avait pris pour devise : « Perdons notre temps, mais sans

